

Evangile de Jean, chapitre 9
Dimanche 22 octobre 2023
Grenoble

Evangile de Jean 9, 1-17 ; 24-28

En passant...

En passant dans la rue, je vois des hommes et des femmes pressés d'aller au travail. Je vois des parents avec leurs enfants tirés par la main vers l'école, tout engourdis de sommeil. Je vois des personnes préoccupées par leur santé, qui attendent l'ouverture du centre de soins à 8h.

Je marche sur le côté du trottoir pour éviter les poussettes et les gens qui foncent tête baissée sans regarder.

En passant, je peux attraper au vol des bribes de conversation. Les excuses au patron pour le retard dû au transport (Ah... le RER B...). L'appel de la maman inquiète qui vérifie que l'ado s'est bien levé. Les mots doux des amoureux. Les mots de colère pour une promesse non tenue, un RDV annulé.

En passant, je ressens la fatigue de celles et ceux qui se lèvent bien avant l'aurore pour travailler très tôt et sont déjà épuisés à 8h. Je ressens la joie des retrouvailles entre copains et copines. Je ressens le mal-être des jeunes, et des moins jeunes, mal dans leur peau. Je ressens la solitude dans les yeux de certaines personnes. Je ressens même l'absence de vie chez d'autres, quand tout est éteint dans leur regard.

En passant... je vois aussi toutes les personnes laissées sur le bord du trottoir, sur le bord de la route, couchées sur un matelas de fortune.

Et tout ce que je vois, tout ce que je sens me fait réfléchir au sens de la vie, à ce qui est important, à ce qui compte, à l'humanité, l'amour, le chagrin, la joie... toutes questions à haute valeur théologique.

En passant...

Jésus vit un homme aveugle de naissance, et les disciples y voient l'occasion d'un petit débat théologique.

Cet homme n'avait rien demandé à personne. Il était tranquillement en train de faire son job habituel, probablement demander l'aumône à l'entrée du temple. Et pour trois fois rien, cette « banale » question théologique posée à Jésus par ses disciples, voilà que la vie de ce pauvre gars, de bien tranquille qu'elle était, va devenir un vrai casse-tête !

« Qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? »

L'homme sans nom, désigné juste par son handicap « aveugle de naissance », n'est pas vu par les disciples. Ils ne le regardent pas. Il est seulement l'occasion pour eux de faire un peu de théologie. Pourtant, Jésus retourne la situation en regardant cet homme. « Il vit un homme aveugle de naissance », quelle ironie dans cette phrase !

Ce qui différencie Jésus des gens comme vous et moi, c'est que Jésus ne croise jamais quelqu'un sans le voir. Vous connaissez sans doute cette vieille chanson 'Vous, qui passez sans me voir...' eh bien, Jésus ne passe jamais sans voir.

Tous les jours, nous passons sans voir un grand nombre de gens. Des inconnus, des voisins, des proches peut-être, nous les croisons sans les voir, sans les regarder ni prendre le temps de les rencontrer. Ils sont là, ils vivent à nos côtés, mais nous ne nous sentons pas concernés par leur existence. Nous les ignorons, ou nous les méprisons, ou encore ils nous font peur...

Il faut dire que ceux que nous croisons sont parfois gênants, ils sont sur notre route, en travers de notre chemin, ils nous ralentissent. C'est le piéton gênant pour l'automobiliste, le cycliste gênant pour le piéton, et j'en passe.

Jésus, lui, regarde et ne trouve personne gênant. L'autre n'est pas une chose au milieu de son chemin, mais un frère, une sœur, à rencontrer.

Mais revenons au débat théologique, en passant.

« Qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? »

Phrase terrible, qui fait froid dans le dos, mais que pourtant nous entendons si souvent. Bien sûr, pas souvent dans ces termes crus, de façon plus détournée, mais qui revient sensiblement au même : « Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » Le lien entre un péché hypothétique et la survenue d'un malheur, nombreux sont nos contemporains qui le font encore, assimilant Dieu à un père sévère, occupé à comptabiliser nos bonnes œuvres et nos mauvaises actions afin de nous récompenser comme nous le méritons. Le bâton ou la carotte. Qui a péché, lui ou ses parents ?

Phrase terrible, conception d'un Dieu vengeur qui punit la faute des pères sur les enfants.

« Ni lui, ni ses parents. » Ainsi le mal, le malheur, n'a pas de justification ? La maladie, la mort, n'aurait pas de sens ? C'est ce qu'annonce Jésus de manière tout à fait radicale. L'humain cherche toujours une cause à chaque chose. Mais le mal n'a pas de cause. Il est là, il faut faire avec. Si on ne peut pas l'éviter, on peut par contre faire quelque chose malgré lui. Jésus dit même « C'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui. » C'est très fort ! Dieu se sert de ce qui est perdu, de ce qu'il y a de plus démuné, de plus faible, pour révéler son amour. Jésus est venu pour lutter contre la mort. Il l'a traversée et s'est relevé vivant. Cette force de vie est déjà à l'œuvre dans ce miracle incroyable, quand, à partir de salive et de terre, Jésus rend la vue et la vie à cet homme, dans le geste créateur de Dieu selon le 2^{ème} récit de création du monde, en Genèse 2.

Ce geste créateur fait alors vaciller le monde sur ses bases. Et commence pour l'homme sans nom un parcours du combattant pour être reconnu. Les gens du voisinage disaient « N'est-ce pas celui qui était assis là pour mendier ? ». Certains disaient c'est lui, d'autres répondaient mais non. Et lui disait « c'est moi ».

Voilà le premier mot de l'homme sans nom ! Il dit « **c'est moi** », « ego eimi » en grec. C'est l'expression favorite de Jésus dans l'Évangile de Jean, et voilà qu'elle est mise dans la bouche de ce mendiant. « C'est moi ».

Comme si chaque homme, chaque femme était invitée à dire « c'est moi » dans sa rencontre avec Dieu, invitée à devenir frère et sœur du Christ, enfant du même Père. Voilà le vrai miracle, la véritable bonne nouvelle du récit, cette parole d'adoption. Les œuvres de Dieu, qui se manifestent dans cet homme, c'est l'accueil de cette dignité que Dieu donne à tous les humains.

Du savoir à la foi

Cet homme qui n'était rien, tout à coup, sait qu'il est lui-même. Cet homme qui n'avait jamais eu de savoir, de connaissance, tout à coup, prend la parole pour affirmer son identité. Mais les obstacles s'élèvent : cet événement n'est tout simplement pas possible, selon le savoir que l'on a des choses. Convoqués par les responsables religieux, les parents de cet homme tournent autour du pot. Lui... oui, c'est bien notre fils, mais qu'est-ce qui lui est arrivé, ça, nous ne savons pas ! Courage, fuyons... Vous lirez le texte dans son entier.

Au lieu de sauter de joie, d'éclater en alléluia devant ce miracle, chacun veut savoir le pourquoi et le comment... Encore une fois, comprendre les raisons. Dans le malheur comme dans le bonheur. Impossible de se réjouir avant d'avoir disséqué l'événement. Le savoir empêche ici tout accès à la joie, toute possibilité de vie. Chacun sait tellement bien qui était cet homme avant, qu'il ne peut pas accueillir sa nouvelle identité d'homme debout, voyant, parlant et agissant.

Qu'il est cruel cet état d'esprit qui enferme dans un passé révolu. Qu'il est mortifère ce savoir qui n'accepte pas d'évoluer, qui n'accepte pas de se remettre en question et de se laisser dérouter par la Vie ! Et combien nous sommes si souvent prisonniers de cette sorte de savoir. Les choses ont toujours été ainsi, ces gens là ont toujours été comme ça... lui, on ne peut pas lui faire confiance ;

celle-là, de toute façon elle est comme ci, comme ça... Ou encore lui, quand on connaît ses parents... Autant de prétendues connaissances qui ne font qu'enfermer l'autre dans une histoire, dans des déterminismes, voire une malédiction dont il ne peut sortir.

Soumis à la question, l'ancien aveugle ne peut que répondre : je ne sais pas... peut-être que celui qui m'a guéri est un prophète ? Et enfin... « Je ne sais qu'une chose : j'étais aveugle et maintenant je vois ». La vie dans sa simplicité : j'étais aveugle et maintenant je vois. Peut-il y avoir un savoir supérieur à celui que l'on reçoit du plus profond de son être, de son expérience propre « j'étais aveugle et maintenant je vois »

Cette déclaration ne devrait recueillir que des applaudissements, des effusions de joie et de reconnaissance. Au lieu de cela, cette confession personnelle et bouleversante recueille des sarcasmes et même une nouvelle malédiction. Il est jeté dehors.

Dieu est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Personne ne peut être considéré comme indigne de l'amour de Dieu. C'est le message que nous recevons en ouvrant la Bible. Personne n'est indigne de l'amour de Dieu et celles et ceux qui se mettent à l'écoute de sa Parole ont pour mission de faire retentir ce message en tous temps et en tous lieux. Nul n'est indigne. Au contraire. Dieu a choisi ce qui est faible, Dieu a choisi ce qui ne brille pas, Dieu a choisi ce qui était perdu pour lui donner de la force, de la lumière, de la vie. L'Eglise, la communauté des croyants est appelée à être ce lieu où toutes celles et ceux qui ont été cabossés par la vie trouvent l'accueil, le repos et l'encouragement et parviennent peut-être un jour à dire « c'est moi, me voici ».

L'Evangile nous invite à nous mettre à l'écoute des personnes qui nous entourent et à abandonner tout savoir sur les autres, pour être simplement dans l'accueil. Mais du coup, cela vaut aussi pour nous-mêmes ! Que croyons-nous savoir de nous-mêmes qui nous empêche d'évoluer, de changer ? Quelle malédiction avons-nous tellement intériorisée que nous en avons fait un savoir sur nous-mêmes ? Accueillons aussi pour nous le regard d'amour de Dieu Père qui ne cherche pas à remonter au pourquoi et au comment mais qui est bien décidé à faire quelque chose de beau avec nous !

Une Eglise qui accueille, une Eglise qui annonce la vie en abondance pour tous, et même pour moi... Enfin, une Eglise de témoins, de toutes formes, de toutes couleurs !

Car il témoigne, cet homme sans nom « Je ne sais qu'une chose, j'étais aveugle et maintenant je vois ». Etre capable de dire simplement ce que Dieu a fait dans ma vie, sans rougir, sans prétention, sans orgueil... Je ne sais qu'une chose... Car finalement nous ne savons qu'une chose, ce que nous avons nous-mêmes vécu dans notre relation avec Dieu. De cela seulement, nous pouvons témoigner et nous y sommes invités, même si au final, il n'y a que Dieu lui-même qui donne la foi, à l'image de Jésus disant « Crois-tu au Fils de l'homme ? Tu l'as vu, c'est celui qui te parle. »

Devant chez Téo...

Des hommes et des femmes passent chaque jour. Ils ne demandent rien à personne. Ils portent leur lot de joies et de peines, de fatigue et d'incompréhension. Ils courent peut-être après le temps, après la vie, où ils ne courent plus depuis longtemps et n'attendent rien de la vie.

Ne les laissons pas passer sans les regarder. Ne laissons pas notre regard les enfermer dans des préjugés. Ne les condamnons pas par notre attitude ou notre ignorance.

Ouvrons grand la porte et sortons même sur le trottoir pour saluer les jeunes et les vieux, les pressés et les désabusés, les riches et les pauvres. Car pour chacune, pour chacun, Dieu a un projet de vie et de bonheur.

Avec toutes et tous, nous pouvons partager les grandes questions de la vie, les questions de « théologie* ». Et à tous, nous pouvons témoigner de ce qui nous fait vivre et peut-être assisterons-nous à une « téo-phanie* » quand un inconnu dira « c'est moi ! ». Et alors c'est nous qui pourrons dire « J'étais aveugle et maintenant je vois ». Amen

Emmanuelle Seyboldt, pasteur